

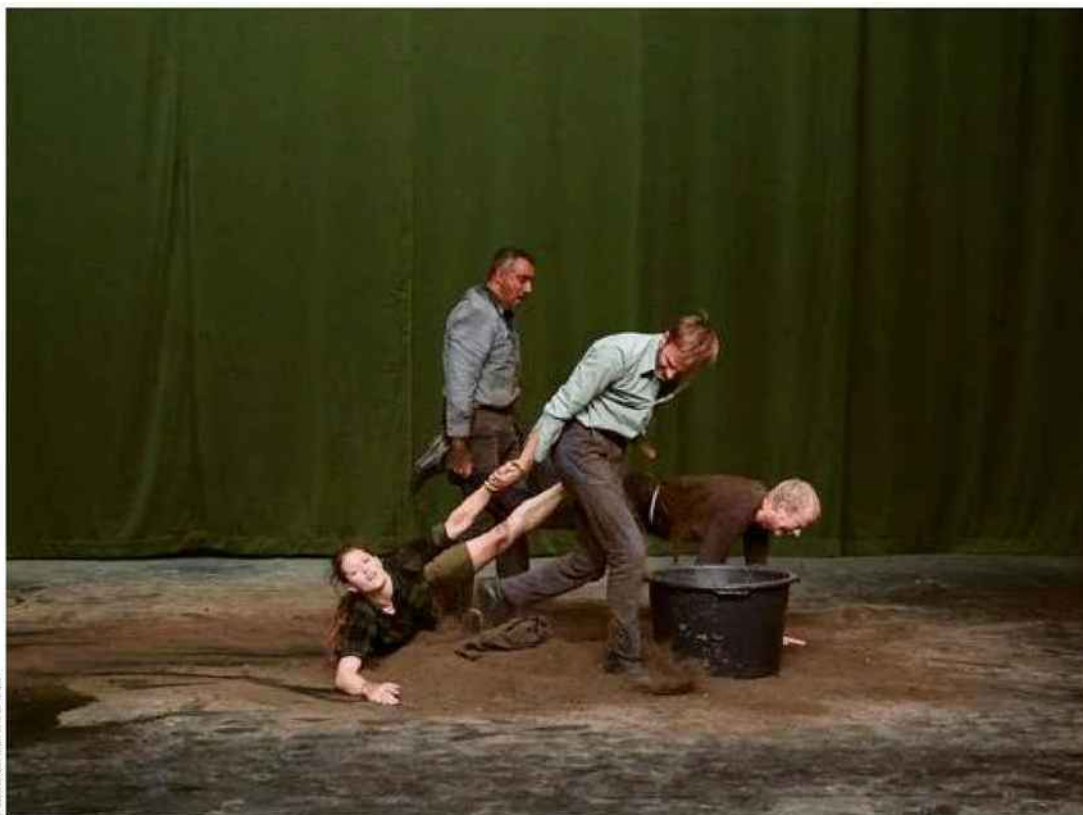


«Le Bruit des arbres...», vague sensorielle

Nathalie Béasse déroule avec grâce une gamme d'émotions variées dans une pièce rythmée de flashes poétiques.

Ils sont aux quatre coins du plateau vide, à l'exception d'une bâche noire au sol, et un immense bouquet de fleurs, posé à un angle de la scène. Ils sont en vert bouteille automnal ou en rouille, et ce qu'on remarque en premier est

leur différence d'âge, comme dans une famille. Bouquet de fleurs ou gerbe ? Ils ont une mine d'enterrement, tandis que la bâche se gorge d'air, avance jusque dans le public, se rétracte, se fait mer menaçante et vague verticale, au rythme de la



PIERRE GROSEBOIS



Symphonie n° 3 de Mahler immanquablement associée à *Mort à Venise* de Visconti. La vague est monumentale, et ce sont eux, les quatre membres de cette famille, qui la meuvent grâce à un système de poulies. Elle devient moirée, se fait océan. C'est le prologue muet du dernier spectacle de Nathalie Béasse, plasticienne, scénographe, metteuse en scène, qui signe l'intégralité de la conception de ce *Bruit des arbres qui tombent*, suite de moments poétiques et mystérieux qui ne sont pas liés entre eux par une ligne dramaturgique, encore moins une narration, mais s'associent, coagulent, comme des flashes.

Pluie noire. On rit, on aime, on suffoque, on a peur, on déteste : ce sont des émotions primaires que les différents tableaux, parfois obsédants, souvent fugitifs, convoquent. Ils restent en nous-mêmes comme des cauchemars ou des rêves dont seule la texture reste au réveil, alors que la possibilité du moindre mot – ne parlons pas de récit – s'est enfuie. Faisons un effort, donc, pour retrouver aux tréfonds de notre mémoire les images perdues, et c'est le visage joyeux et lumineux d'Estelle Delcambre, lors d'une danse de plus en plus folle, qui émerge en premier. Puis une sensation d'être noyée la nuit, sous la pluie noire. Personne dans le public n'a été inondé, mais l'un des quatre acteurs, sur scène reçoit des seaux d'eau de la part du plus âgé d'entre eux qui, peut-être, le lave. La bâche recouvre l'ensemble des humains sur le plateau puis, lorsqu'on les découvre, ils sont épinglés comme des papillons latéralement sur le mur,

scratchés. Ils escaladent sans appuis notables, mais sans effort apparent non plus, se meuvent avec les gestes assez lents et gracieux du nouveau-né dans sa couveuse, encore émerveillé que de l'air traverse ses poumons.

Pieds joints. Une femme marche, elle porte une lourde valise. La valise s'ouvre, des cailloux blancs se déversent. Elle les ramasse, mais les cailloux, un à un, ne cessent de s'écrouler. On fait ce qu'on veut de cette image de fardeau. On voit le Petit Poucet ou une migrante, on remise sa peine dans la valise, on continue sa marche. La répétition et le cercle peuvent évoquer certains films non narratifs de Philippe Garrel et on se demande pourquoi ce qui est si peu toléré au cinéma – l'absence de trame narrative – est permis sur un plateau. On se poursuit en sautant à pieds joints et de plus en plus vite, de plus en plus haut, c'est harassant. Une odeur de terre fraîche envahit la salle. Jeux d'enfant, jeux de mains : une bataille de boules de boue se termine par un ensevelissement généralisé. On avait mis les morts à table. On ne sait plus comment se clôt le spectacle, sans intrigue à divulguer. On le saurait que ça n'aurait pas grande importance tant l'espace de projection laissé à chaque spectateur est immense.

ANNE DIATKINE

**LE BRUIT DES ARBRES QUI
TOMBENT**
de NATHALIE BÉASSE
Théâtre de la Bastille, 75011.
Jusqu'au 14 octobre. Puis en
tournée en Bretagne dès janvier.